

qui les constitue des cautéres, des sétons ou des escarrotiques qui amènent la résolution de la tumeur, tout en conservant presque intégralement la peau, ce qui est un avantage incontestable.

Pharm. L'éponge s'emploie en pharmacie sous le nom d'éponge de la mer. On applique à la fièvre et à l'éponge brûlée ou torréfiée. Pour préparer les éponges à la cire, on prend des éponges fines, on les bat fortement, pour en faire sortir les graviers, et on les fait tremper dans l'eau tiède pendant vingt-quatre heures; on les lave avec soin et on les fait sécher. Quand elles sont sèches, il faut les couper par tranches, plonger celles-ci dans de la cire jaune fondue, les retirer et les presser entre deux plaques de fer chaudes ou sur le plateau d'une presse chauffée. Les éponges à la ficelle sont lavées comme les précédentes; on les presse fortement et on les encroûte entièrement et avec force de corde de foute. Dès que l'éponge est entièrement reconvenue, on arrête fortement la corde par un noeud et l'on fait sécher à l'étuve.

Ces éponges, ainsi que les précédentes, sont employées dans les pansements chirurgicaux, pour dilater les plaies et absorber le pus. Les éponges brûlées ou torréfiées se présentent en torréfiées les éponges dans un brûleur, jusqu'à coloration brun noirâtre ou brune au quart de leur poids. On peut encore les torréfier dans un carbonisation trop complète aurait pour inconvénient de volatiliser l'iode, auquel l'éponge doit ses propriétés antistrémiques. Ce charbon d'éponge est employé depuis fort longtemps contre la gale.

Mercier a indiqué un procédé qui permet d'obtenir ce médicament sans lui faire perdre sa valeur. Il consiste à exposer les éponges à une certaine température pendant une durée dans un four à pain. Elles sont ainsi bien plus actives.

Écon. dom. L'invention de l'éponge parisienne est un exemple assez singulier de l'enchaînement des idées et des causes pour mener à une certaine température. Un architecte à la recherche d'un produit pouvant remplacer la tontisse de laine dans la fabrication des papiers veloutés, imagina de réduire en poussière filamenteuse des déchets d'éponges; puis un tour, étant parvenu à dissoudre les nationaux, il voulut se frictionner avec une éponge, dont le tissu, formé de fibres capillaires, se prêtait à merveille à cet usage. Le grand frictionneur se trouva créé, peu après, les débris d'éponges qu'il voulait utiliser, lui donnerent l'idée de l'éponge parisienne, dont l'emploi est devenu assez commun pour avoir une certaine importance dans le commerce et l'industrie.

ÉPONGÉ, ÉE (6-pon-jé) part. passé du v. Éponger. Essuyé, trempé avec une éponge: Un parquet mal épongé. De l'eau épongée. Efficace avec l'éponge ou par un procédé analogue: Ces dessins à la craie, ouvrage des gamins, ne sont pas encore épongés.

ÉPONGÉANT (6-pon-je) part. prés. du v. Éponger. Dame épongée par, ÉPONGÉANT ses yeux de chouette d'un capot mouchoir. (Th. Gaut.)

ÉPONGER v. a. ou tr. (6-pon-je) — rad. éponge; prend un é après le g devant a et o: Époungé, nous époungons. Nettoyer ou éponge avec une éponge: Épounges une table, un parquet, une voiture, une toile crêpe. Époungé de l'eau, de l'huile, du vin. S'écher avec une éponge: Épounges des vitres lamudées.

— Par anal. S'écher avec un linge ou un autre objet empué comme absorbant: Elle passa son mouchoir ses yeux pour épounges une larme rebelle. (Alex. Dum.)

... A l'ouïntain, les nymphes sans ceintures, Avec leurs grands cheveux par le soleil détreis, Époungent leurs bras nus dans les fleuves taris. — Th. de Banville.

— Par ext. Effacer par un lavage: Épounges un dessin mal exécuté.

Fig. Vouer à l'oubli: Il faut vivre au jour le jour, oublier beaucoup, enfin épounges la vie à mesure qu'elle s'écoule. (Chamfort.)

Techn. Dorer avec une éponge imbibée de jaune d'œuf, en parlant de certaines pâtisseries: Épounges du pain d'épice.

S'éponger v. pr. Être époungé: L'huile répandue sur le marbre doit s'éponger immédiatement, sans quoi elle le tache.

Épounges l'humidité de son corps: L'abbé, chez avec une éponge: Épounges une chaise et s'épongeait avec son mouchoir. (J. Sandeau.) Épounges à soi: S'éponger le visage.

ÉPONGIER s. m. (6-pon-jé) — rad. éponge). Qui a des éponges, qui porte des éponges: Canard époungier qui se trouve au Sénégal. Comme un moulin qui a des dents d'antri. — La Fontaine.

ÉPONGIE s. f. (6-pon-je) — rad. éponge). Qui a des éponges, qui porte des éponges: Canard époungier qui se trouve au Sénégal. Comme un moulin qui a des dents d'antri. — La Fontaine.

ÉPONGINE ou ÉPONGIÈRE, héroïne gauloise appelée *Pepontia* par Xiphilin, *Emponia* par Pline, morte en 78 après J.-C. Elle avait épousé Julius Sabinus, jeune Gaulois possesseur d'immenses richesses, un des derniers chefs de la nation vaincue et qui se vantait de descendre de Jules César parce qu'une

de ses aïeules avait séduit le conquérant par sa beauté. Sabinus s'associa au soulèvement tenté sur le Rhin par Civilis et arma les Lingons, ses concitoyens. Il se fit, dit Tacite, proclamer César et entraîna contre les Séquanes, nation qui nous était fidèle, une multitude immense et désordonnée de Lingons. Les Séquanes acceptèrent la bataille, et la fortune s'étant déclarée pour la bonne cause, les Lingons furent défaits. Après avoir témérairement précipité l'attaque, Sabinus ne fut pas moins prompt à prendre la fuite. Pour repandre le bruit de sa mort, il se fit mettre le feu à la maison dans laquelle il s'était réfugié, et l'on s'imagina qu'il avait péri volontairement.

Il n'en était rien; secrètement retiré au fond d'une grotte perdue dans les profondeurs d'une forêt druidique, il vivait en compagnie de deux affranchis dévoués; mais parmi les sacrifices que son insouciance le forçait de faire, il en était un, entre tous, qui déchirait son cœur. Sa femme si jeune, si belle, si aimante, fallait-il donc la perdre et lui dire un adieu peut-être éternel? D'autre part, comment lui proposer de s'enlever avec lui dans le tombeau qu'il s'était choisi? Certes, Sabinus connaissait toute la tendresse et toute la grandeur d'âme d'Éponine; il était sûr qu'elle consentirait à le suivre, s'il le désirait, et à ne vivre que pour lui; mais il craignait, pour cette tendre créature, accoutumée à tous les bruits du monde et à tous les raffinements du luxe, les regrets qui si souvent succèdent à l'enthousiasme, et le sentiment du devoir accompli ne garantit pas toujours; enfin il eut assez de générosité pour ne vouloir pas abuser de celle d'Éponine, et, pour mieux dire, il n'avait qu'une idée imparfaite de la façon dont cette femme aimante lui était attachée.

Éponine, croyant son époux mort, résolut de ne pas lui survivre; dès cet instant, elle refusa de prendre aucune nourriture. Trois jours s'étaient déjà écoulés, lorsqu'un des affranchis de Sabinus, au retour de la ville où il était allé chercher des aliments, révéla à son maître qu'Éponine était près de succomber à sa douleur. Sabinus courut alors qu'en se croyant général il n'avait été qu'ingrat; il charges aussitôt son serviteur de l'avertir du lieu de sa retraite. Éponine sut renfermer dans son cœur la joie qu'elle ressentait de ce bonheur inattendu, et, tandis que Sabinus était en proie aux appréhensions les plus déchirantes, elle prenait à la dérobée le chemin du souterrain.

Comment retracer la scène qui eut lieu quand la pauvre femme, conduite et soutenue par l'affranchi, parut tout à coup, pâle, tremblante et cependant heureuse, à l'entrée du lugubre refuge? Se précipitant dans les bras de Sabinus, elle lui dit: « Je viens adoucir ton sort en le partageant; je viens reprendre les droits sacrés d'épouse et d'amie; je viens enfin te consacrer la vie que tu m'as rendue. » Sabinus, qui ne s'attendait à peine trouva-t-il la force de balbutier quelques paroles de reconnaissance et d'admiration. Son cœur se fondit: il pleura.

« Ah! dit-il d'une voix sombre, qu'il y a loin de ces murs affreux au palais où tu vivais que je rêvais pour toi! » Et recontra les regards de son affranchi, immobile et muet dans l'ombre, semblable à la statue du Désespoir, il continua: « Je commandais à une armée, j'avais une cour brillante, des vassaux pressés, de nombreux serviteurs, et maintenant... »

« — Je te reste, moi, interrompit Éponine, qui, fixant sur lui ses beaux yeux, ou se lisait un doux reproche, ajouta d'une voix ferme: « Vois si je pleure, Sabinus. »

Il était impossible qu'Éponine disparût entièrement du monde sans s'exposer à des recherches dangereuses; d'ailleurs, en renonçant pour toujours à sa famille et à ses amis, elle s'était les moyens de servir Sabinus si l'occasion s'en présentait. Il fut donc décidé qu'elle continuerait de jouer son rôle de veuve désespérée, et que le soir seulement elle viendrait se renfermer dans le souterrain. Mais sa demeure en était éloignée; il fallait franchir à pied, avec mille précautions, une distance assez grande. Comment supporterait-elle cette fatigue quotidienne? Comment une femme jeune et délicate, élevée dans le luxe et la mollesse, oserait-elle s'exposer, sous la garde d'un seul affranchi, à tous les dangers d'un voyage nocturne, rendu plus pénible encore par le pitoyable état des chemins détournés qu'il lui fallait prendre? Comment, enfin, aurait-elle assez de discrétion, assez de prudence pour dérober à tous les yeux ses démarches et son secret?

La réponse est facile: Éponine était guidée par les deux plus grands motifs des actions extraordinaires, le devoir et la vertu, si puissants lorsqu'ils se trouvent réunis. Rien ne l'arrêtait, ni la crainte de tomber dans quelque embuscade de soldats romains, ni la fatigue, ni les rigueurs de l'hiver. Un nouvel événement la rendit encore plus courageuse et plus sublime: elle devint mère, et donna la vie à deux jumeaux qu'elle allaita comme une lionne, loin de tout secours étranger, dans cet autre privé de la clarté du soleil, on, forte et résignée, elle avait enfanté, en recevant ses genoux et ses deux petits frères, nés au même instant dans la douleur, et en les pressant contre son cœur avec une joie farouche, Sabinus ne put écar-

ter cette cruelle pensée, qu'ils étaient nés pour vivre loin des hommes et condamnés à croître dans une prison obscure. Éponine, en proie aux mêmes angoisses, ne les entourait de plus de soins, que de plus de tendresse; prête à s'immoler pour eux comme pour leur père, elle les vit se développer et grandir sous l'ardent foyer de son œil maternel. Eux, les chers petits, étaient dociles à ses leçons et se touchaient sollicités. Ils comprenaient ses alarmes, écoutaient ses remontrances, se prêtèrent à ses recommandations. Ainsi, devenue désormais étrangère au monde, à la société, elle ne voyait plus l'univers et le bonheur qu'au fond de la retraite de Sabinus.

Cependant, ses absences devenant chaque jour plus multipliées et plus longues, on eut enfin des soupçons, et l'excessif même de sa sécurité acheva de la perdre. Elle fut observée, suivie, et le mystère se dévoila.

Un jour de l'année 78, par ordre de l'empereur Vespasien, des soldats firent irruption dans le souterrain où se trouvaient Sabinus et l'en arrachèrent, ne concevant pas, en voyant cette affreuse demeure, qu'on pût la regretter et verser des pleurs en la quittant. Sabinus comparut devant le préfet, quand on vint à l'époungier, il se dit qu'il ne pouvait rien alléguer pour sa défense. Les lois le condamnaient à mort pour crime de révolte ouverte, et des circonstances particulières aggravèrent encore sa peine. Les affranchis à marches, à Éponine, qui n'ont pu déployer par son armée; il se prétendait issu de Jules César; de plus, il avait fait abattre les colonnes et les tables d'airain qui rappelaient l'alliance des Romains, et, pour mieux dire, il n'avait qu'une idée imparfaite de la façon dont cette femme aimante lui était attachée.

Éponine ne se démentait pas en cette dernière épreuve. Elle avait suivi son mari, en emportant ses enfants. Elle se jeta avec eux aux pieds de Vespasien, et les lui présentait; « C'est lui, dit-elle, qui vous en a fait, ces deux jumeaux; je les ai conçus, je les ai nourris dans son tombeau, afin que nous fussions trois à demander le instant de leur père. » Vespasien prit à l'égard d'elle, mais il lui fit à sa douleur. Sabinus courut alors qu'en se croyant général il n'avait été qu'ingrat; il charges aussitôt son serviteur de l'avertir du lieu de sa retraite. Éponine sut renfermer dans son cœur la joie qu'elle ressentait de ce bonheur inattendu, et, tandis que Sabinus était en proie aux appréhensions les plus déchirantes, elle prenait à la dérobée le chemin du souterrain.

Comment retracer la scène qui eut lieu quand la pauvre femme, conduite et soutenue par l'affranchi, parut tout à coup, pâle, tremblante et cependant heureuse, à l'entrée du lugubre refuge? Se précipitant dans les bras de Sabinus, elle lui dit: « Je viens adoucir ton sort en le partageant; je viens reprendre les droits sacrés d'épouse et d'amie; je viens enfin te consacrer la vie que tu m'as rendue. » Sabinus, qui ne s'attendait à peine trouva-t-il la force de balbutier quelques paroles de reconnaissance et d'admiration. Son cœur se fondit: il pleura.

« Ah! dit-il d'une voix sombre, qu'il y a loin de ces murs affreux au palais où tu vivais que je rêvais pour toi! » Et recontra les regards de son affranchi, immobile et muet dans l'ombre, semblable à la statue du Désespoir, il continua: « Je commandais à une armée, j'avais une cour brillante, des vassaux pressés, de nombreux serviteurs, et maintenant... »

« — Je te reste, moi, interrompit Éponine, qui, fixant sur lui ses beaux yeux, ou se lisait un doux reproche, ajouta d'une voix ferme: « Vois si je pleure, Sabinus. »

Il était impossible qu'Éponine disparût entièrement du monde sans s'exposer à des recherches dangereuses; d'ailleurs, en renonçant pour toujours à sa famille et à ses amis, elle s'était les moyens de servir Sabinus si l'occasion s'en présentait. Il fut donc décidé qu'elle continuerait de jouer son rôle de veuve désespérée, et que le soir seulement elle viendrait se renfermer dans le souterrain. Mais sa demeure en était éloignée; il fallait franchir à pied, avec mille précautions, une distance assez grande. Comment supporterait-elle cette fatigue quotidienne? Comment une femme jeune et délicate, élevée dans le luxe et la mollesse, oserait-elle s'exposer, sous la garde d'un seul affranchi, à tous les dangers d'un voyage nocturne, rendu plus pénible encore par le pitoyable état des chemins détournés qu'il lui fallait prendre? Comment, enfin, aurait-elle assez de discrétion, assez de prudence pour dérober à tous les yeux ses démarches et son secret?

La réponse est facile: Éponine était guidée par les deux plus grands motifs des actions extraordinaires, le devoir et la vertu, si puissants lorsqu'ils se trouvent réunis. Rien ne l'arrêtait, ni la crainte de tomber dans quelque embuscade de soldats romains, ni la fatigue, ni les rigueurs de l'hiver. Un nouvel événement la rendit encore plus courageuse et plus sublime: elle devint mère, et donna la vie à deux jumeaux qu'elle allaita comme une lionne, loin de tout secours étranger, dans cet autre privé de la clarté du soleil, on, forte et résignée, elle avait enfanté, en recevant ses genoux et ses deux petits frères, nés au même instant dans la douleur, et en les pressant contre son cœur avec une joie farouche, Sabinus ne put écar-

ter cette cruelle pensée, qu'ils étaient nés pour vivre loin des hommes et condamnés à croître dans une prison obscure. Éponine, en proie aux mêmes angoisses, ne les entourait de plus de soins, que de plus de tendresse; prête à s'immoler pour eux comme pour leur père, elle les vit se développer et grandir sous l'ardent foyer de son œil maternel. Eux, les chers petits, étaient dociles à ses leçons et se touchaient sollicités. Ils comprenaient ses alarmes, écoutaient ses remontrances, se prêtèrent à ses recommandations. Ainsi, devenue désormais étrangère au monde, à la société, elle ne voyait plus l'univers et le bonheur qu'au fond de la retraite de Sabinus.

Cependant, ses absences devenant chaque jour plus multipliées et plus longues, on eut enfin des soupçons, et l'excessif même de sa sécurité acheva de la perdre. Elle fut observée, suivie, et le mystère se dévoila.

Un jour de l'année 78, par ordre de l'empereur Vespasien, des soldats firent irruption dans le souterrain où se trouvaient Sabinus et l'en arrachèrent, ne concevant pas, en voyant cette affreuse demeure, qu'on pût la regretter et verser des pleurs en la quittant. Sabinus comparut devant le préfet, quand on vint à l'époungier, il se dit qu'il ne pouvait rien alléguer pour sa défense. Les lois le condamnaient à mort pour crime de révolte ouverte, et des circonstances particulières aggravèrent encore sa peine. Les affranchis à marches, à Éponine, qui n'ont pu déployer par son armée; il se prétendait issu de Jules César; de plus, il avait fait abattre les colonnes et les tables d'airain qui rappelaient l'alliance des Romains, et, pour mieux dire, il n'avait qu'une idée imparfaite de la façon dont cette femme aimante lui était attachée.

Éponine ne se démentait pas en cette dernière épreuve. Elle avait suivi son mari, en emportant ses enfants. Elle se jeta avec eux aux pieds de Vespasien, et les lui présentait; « C'est lui, dit-elle, qui vous en a fait, ces deux jumeaux; je les ai conçus, je les ai nourris dans son tombeau, afin que nous fussions trois à demander le instant de leur père. » Vespasien prit à l'égard d'elle, mais il lui fit à sa douleur. Sabinus courut alors qu'en se croyant général il n'avait été qu'ingrat; il charges aussitôt son serviteur de l'avertir du lieu de sa retraite. Éponine sut renfermer dans son cœur la joie qu'elle ressentait de ce bonheur inattendu, et, tandis que Sabinus était en proie aux appréhensions les plus déchirantes, elle prenait à la dérobée le chemin du souterrain.

Comment retracer la scène qui eut lieu quand la pauvre femme, conduite et soutenue par l'affranchi, parut tout à coup, pâle, tremblante et cependant heureuse, à l'entrée du lugubre refuge? Se précipitant dans les bras de Sabinus, elle lui dit: « Je viens adoucir ton sort en le partageant; je viens reprendre les droits sacrés d'épouse et d'amie; je viens enfin te consacrer la vie que tu m'as rendue. » Sabinus, qui ne s'attendait à peine trouva-t-il la force de balbutier quelques paroles de reconnaissance et d'admiration. Son cœur se fondit: il pleura.

« Ah! dit-il d'une voix sombre, qu'il y a loin de ces murs affreux au palais où tu vivais que je rêvais pour toi! » Et recontra les regards de son affranchi, immobile et muet dans l'ombre, semblable à la statue du Désespoir, il continua: « Je commandais à une armée, j'avais une cour brillante, des vassaux pressés, de nombreux serviteurs, et maintenant... »

« — Je te reste, moi, interrompit Éponine, qui, fixant sur lui ses beaux yeux, ou se lisait un doux reproche, ajouta d'une voix ferme: « Vois si je pleure, Sabinus. »

Il était impossible qu'Éponine disparût entièrement du monde sans s'exposer à des recherches dangereuses; d'ailleurs, en renonçant pour toujours à sa famille et à ses amis, elle s'était les moyens de servir Sabinus si l'occasion s'en présentait. Il fut donc décidé qu'elle continuerait de jouer son rôle de veuve désespérée, et que le soir seulement elle viendrait se renfermer dans le souterrain. Mais sa demeure en était éloignée; il fallait franchir à pied, avec mille précautions, une distance assez grande. Comment supporterait-elle cette fatigue quotidienne? Comment une femme jeune et délicate, élevée dans le luxe et la mollesse, oserait-elle s'exposer, sous la garde d'un seul affranchi, à tous les dangers d'un voyage nocturne, rendu plus pénible encore par le pitoyable état des chemins détournés qu'il lui fallait prendre? Comment, enfin, aurait-elle assez de discrétion, assez de prudence pour dérober à tous les yeux ses démarches et son secret?

La réponse est facile: Éponine était guidée par les deux plus grands motifs des actions extraordinaires, le devoir et la vertu, si puissants lorsqu'ils se trouvent réunis. Rien ne l'arrêtait, ni la crainte de tomber dans quelque embuscade de soldats romains, ni la fatigue, ni les rigueurs de l'hiver. Un nouvel événement la rendit encore plus courageuse et plus sublime: elle devint mère, et donna la vie à deux jumeaux qu'elle allaita comme une lionne, loin de tout secours étranger, dans cet autre privé de la clarté du soleil, on, forte et résignée, elle avait enfanté, en recevant ses genoux et ses deux petits frères, nés au même instant dans la douleur, et en les pressant contre son cœur avec une joie farouche, Sabinus ne put écar-

ter cette cruelle pensée, qu'ils étaient nés pour vivre loin des hommes et condamnés à croître dans une prison obscure. Éponine, en proie aux mêmes angoisses, ne les entourait de plus de soins, que de plus de tendresse; prête à s'immoler pour eux comme pour leur père, elle les vit se développer et grandir sous l'ardent foyer de son œil maternel. Eux, les chers petits, étaient dociles à ses leçons et se touchaient sollicités. Ils comprenaient ses alarmes, écoutaient ses remontrances, se prêtèrent à ses recommandations. Ainsi, devenue désormais étrangère au monde, à la société, elle ne voyait plus l'univers et le bonheur qu'au fond de la retraite de Sabinus.

Cependant, ses absences devenant chaque jour plus multipliées et plus longues, on eut enfin des soupçons, et l'excessif même de sa sécurité acheva de la perdre. Elle fut observée, suivie, et le mystère se dévoila.

Un jour de l'année 78, par ordre de l'empereur Vespasien, des soldats firent irruption dans le souterrain où se trouvaient Sabinus et l'en arrachèrent, ne concevant pas, en voyant cette affreuse demeure, qu'on pût la regretter et verser des pleurs en la quittant. Sabinus comparut devant le préfet, quand on vint à l'époungier, il se dit qu'il ne pouvait rien alléguer pour sa défense. Les lois le condamnaient à mort pour crime de révolte ouverte, et des circonstances particulières aggravèrent encore sa peine. Les affranchis à marches, à Éponine, qui n'ont pu déployer par son armée; il se prétendait issu de Jules César; de plus, il avait fait abattre les colonnes et les tables d'airain qui rappelaient l'alliance des Romains, et, pour mieux dire, il n'avait qu'une idée imparfaite de la façon dont cette femme aimante lui était attachée.

Éponine ne se démentait pas en cette dernière épreuve. Elle avait suivi son mari, en emportant ses enfants. Elle se jeta avec eux aux pieds de Vespasien, et les lui présentait; « C'est lui, dit-elle, qui vous en a fait, ces deux jumeaux; je les ai conçus, je les ai nourris dans son tombeau, afin que nous fussions trois à demander le instant de leur père. » Vespasien prit à l'égard d'elle, mais il lui fit à sa douleur. Sabinus courut alors qu'en se croyant général il n'avait été qu'ingrat; il charges aussitôt son serviteur de l'avertir du lieu de sa retraite. Éponine sut renfermer dans son cœur la joie qu'elle ressentait de ce bonheur inattendu, et, tandis que Sabinus était en proie aux appréhensions les plus déchirantes, elle prenait à la dérobée le chemin du souterrain.

Comment retracer la scène qui eut lieu quand la pauvre femme, conduite et soutenue par l'affranchi, parut tout à coup, pâle, tremblante et cependant heureuse, à l'entrée du lugubre refuge? Se précipitant dans les bras de Sabinus, elle lui dit: « Je viens adoucir ton sort en le partageant; je viens reprendre les droits sacrés d'épouse et d'amie; je viens enfin te consacrer la vie que tu m'as rendue. » Sabinus, qui ne s'attendait à peine trouva-t-il la force de balbutier quelques paroles de reconnaissance et d'admiration. Son cœur se fondit: il pleura.

ter cette cruelle pensée, qu'ils étaient nés pour vivre loin des hommes et condamnés à croître dans une prison obscure. Éponine, en proie aux mêmes angoisses, ne les entourait de plus de soins, que de plus de tendresse; prête à s'immoler pour eux comme pour leur père, elle les vit se développer et grandir sous l'ardent foyer de son œil maternel. Eux, les chers petits, étaient dociles à ses leçons et se touchaient sollicités. Ils comprenaient ses alarmes, écoutaient ses remontrances, se prêtèrent à ses recommandations. Ainsi, devenue désormais étrangère au monde, à la société, elle ne voyait plus l'univers et le bonheur qu'au fond de la retraite de Sabinus.

Cependant, ses absences devenant chaque jour plus multipliées et plus longues, on eut enfin des soupçons, et l'excessif même de sa sécurité acheva de la perdre. Elle fut observée, suivie, et le mystère se dévoila.

Un jour de l'année 78, par ordre de l'empereur Vespasien, des soldats firent irruption dans le souterrain où se trouvaient Sabinus et l'en arrachèrent, ne concevant pas, en voyant cette affreuse demeure, qu'on pût la regretter et verser des pleurs en la quittant. Sabinus comparut devant le préfet, quand on vint à l'époungier, il se dit qu'il ne pouvait rien alléguer pour sa défense. Les lois le condamnaient à mort pour crime de révolte ouverte, et des circonstances particulières aggravèrent encore sa peine. Les affranchis à marches, à Éponine, qui n'ont pu déployer par son armée; il se prétendait issu de Jules César; de plus, il avait fait abattre les colonnes et les tables d'airain qui rappelaient l'alliance des Romains, et, pour mieux dire, il n'avait qu'une idée imparfaite de la façon dont cette femme aimante lui était attachée.

Éponine ne se démentait pas en cette dernière épreuve. Elle avait suivi son mari, en emportant ses enfants. Elle se jeta avec eux aux pieds de Vespasien, et les lui présentait; « C'est lui, dit-elle, qui vous en a fait, ces deux jumeaux; je les ai conçus, je les ai nourris dans son tombeau, afin que nous fussions trois à demander le instant de leur père. » Vespasien prit à l'égard d'elle, mais il lui fit à sa douleur. Sabinus courut alors qu'en se croyant général il n'avait été qu'ingrat; il charges aussitôt son serviteur de l'avertir du lieu de sa retraite. Éponine sut renfermer dans son cœur la joie qu'elle ressentait de ce bonheur inattendu, et, tandis que Sabinus était en proie aux appréhensions les plus déchirantes, elle prenait à la dérobée le chemin du souterrain.

Comment retracer la scène qui eut lieu quand la pauvre femme, conduite et soutenue par l'affranchi, parut tout à coup, pâle, tremblante et cependant heureuse, à l'entrée du lugubre refuge? Se précipitant dans les bras de Sabinus, elle lui dit: « Je viens adoucir ton sort en le partageant; je viens reprendre les droits sacrés d'épouse et d'amie; je viens enfin te consacrer la vie que tu m'as rendue. » Sabinus, qui ne s'attendait à peine trouva-t-il la force de balbutier quelques paroles de reconnaissance et d'admiration. Son cœur se fondit: il pleura.

« Ah! dit-il d'une voix sombre, qu'il y a loin de ces murs affreux au palais où tu vivais que je rêvais pour toi! » Et recontra les regards de son affranchi, immobile et muet dans l'ombre, semblable à la statue du Désespoir, il continua: « Je commandais à une armée, j'avais une cour brillante, des vassaux pressés, de nombreux serviteurs, et maintenant... »

« — Je te reste, moi, interrompit Éponine, qui, fixant sur lui ses beaux yeux, ou se lisait un doux reproche, ajouta d'une voix ferme: « Vois si je pleure, Sabinus. »

Il était impossible qu'Éponine disparût entièrement du monde sans s'exposer à des recherches dangereuses; d'ailleurs, en renonçant pour toujours à sa famille et à ses amis, elle s'était les moyens de servir Sabinus si l'occasion s'en présentait. Il fut donc décidé qu'elle continuerait de jouer son rôle de veuve désespérée, et que le soir seulement elle viendrait se renfermer dans le souterrain. Mais sa demeure en était éloignée; il fallait franchir à pied, avec mille précautions, une distance assez grande. Comment supporterait-elle cette fatigue quotidienne? Comment une femme jeune et délicate, élevée dans le luxe et la mollesse, oserait-elle s'exposer, sous la garde d'un seul affranchi, à tous les dangers d'un voyage nocturne, rendu plus pénible encore par le pitoyable état des chemins détournés qu'il lui fallait prendre? Comment, enfin, aurait-elle assez de discrétion, assez de prudence pour dérober à tous les yeux ses démarches et son secret?

La réponse est facile: Éponine était guidée par les deux plus grands motifs des actions extraordinaires, le devoir et la vertu, si puissants lorsqu'ils se trouvent réunis. Rien ne l'arrêtait, ni la crainte de tomber dans quelque embuscade de soldats romains, ni la fatigue, ni les rigueurs de l'hiver. Un nouvel événement la rendit encore plus courageuse et plus sublime: elle devint mère, et donna la vie à deux jumeaux qu'elle allaita comme une lionne, loin de tout secours étranger, dans cet autre privé de la clarté du soleil, on, forte et résignée, elle avait enfanté, en recevant ses genoux et ses deux petits frères, nés au même instant dans la douleur, et en les pressant contre son cœur avec une joie farouche, Sabinus ne put écar-

ter cette cruelle pensée, qu'ils étaient nés pour vivre loin des hommes et condamnés à croître dans une prison obscure. Éponine, en proie aux mêmes angoisses, ne les entourait de plus de soins, que de plus de tendresse; prête à s'immoler pour eux comme pour leur père, elle les vit se développer et grandir sous l'ardent foyer de son œil maternel. Eux, les chers petits, étaient dociles à ses leçons et se touchaient sollicités. Ils comprenaient ses alarmes, écoutaient ses remontrances, se prêtèrent à ses recommandations. Ainsi, devenue désormais étrangère au monde, à la société, elle ne voyait plus l'univers et le bonheur qu'au fond de la retraite de Sabinus.

Cependant, ses absences devenant chaque jour plus multipliées et plus longues, on eut enfin des soupçons, et l'excessif même de sa sécurité acheva de la perdre. Elle fut observée, suivie, et le mystère se dévoila.

Un jour de l'année 78, par ordre de l'empereur Vespasien, des soldats firent irruption dans le souterrain où se trouvaient Sabinus et l'en arrachèrent, ne concevant pas, en voyant cette affreuse demeure, qu'on pût la regretter et verser des pleurs en la quittant. Sabinus comparut devant le préfet, quand on vint à l'époungier, il se dit qu'il ne pouvait rien alléguer pour sa défense. Les lois le condamnaient à mort pour crime de révolte ouverte, et des circonstances particulières aggravèrent encore sa peine. Les affranchis à marches, à Éponine, qui n'ont pu déployer par son armée; il se prétendait issu de Jules César; de plus, il avait fait abattre les colonnes et les tables d'airain qui rappelaient l'alliance des Romains, et, pour mieux dire, il n'avait qu'une idée imparfaite de la façon dont cette femme aimante lui était attachée.

Éponine ne se démentait pas en cette dernière épreuve. Elle avait suivi son mari, en emportant ses enfants. Elle se jeta avec eux aux pieds de Vespasien, et les lui présentait; « C'est lui, dit-elle, qui vous en a fait, ces deux jumeaux; je les ai conçus, je les ai nourris dans son tombeau, afin que nous fussions trois à demander le instant de leur père. » Vespasien prit à l'égard d'elle, mais il lui fit à sa douleur. Sabinus courut alors qu'en se croyant général il n'avait été qu'ingrat; il charges aussitôt son serviteur de l'avertir du lieu de sa retraite. Éponine sut renfermer dans son cœur la joie qu'elle ressentait de ce bonheur inattendu, et, tandis que Sabinus était en proie aux appréhensions les plus déchirantes, elle prenait à la dérobée le chemin du souterrain.

Comment retracer la scène qui eut lieu quand la pauvre femme, conduite et soutenue par l'affranchi, parut tout à coup, pâle, tremblante et cependant heureuse, à l'entrée du lugubre refuge? Se précipitant dans les bras de Sabinus, elle lui dit: « Je viens adoucir ton sort en le partageant; je viens reprendre les droits sacrés d'épouse et d'amie; je viens enfin te consacrer la vie que tu m'as rendue. » Sabinus, qui ne s'attendait à peine trouva-t-il la force de balbutier quelques paroles de reconnaissance et d'admiration. Son cœur se fondit: il pleura.

ter cette cruelle pensée, qu'ils étaient nés pour vivre loin des hommes et condamnés à croître dans une prison obscure. Éponine, en proie aux mêmes angoisses, ne les entourait de plus de soins, que de plus de tendresse; prête à s'immoler pour eux comme pour leur père, elle les vit se développer et grandir sous l'ardent foyer de son œil maternel. Eux, les chers petits, étaient dociles à ses leçons et se touchaient sollicités. Ils comprenaient ses alarmes, écoutaient ses remontrances, se prêtèrent à ses recommandations. Ainsi, devenue désormais étrangère au monde, à la société, elle ne voyait plus l'univers et le bonheur qu'au fond de la retraite de Sabinus.

Cependant, ses absences devenant chaque jour plus multipliées et plus longues, on eut enfin des soupçons, et l'excessif même de sa sécurité acheva de la perdre. Elle fut observée, suivie, et le mystère se dévoila.

Un jour de l'année 78, par ordre de l'empereur Vespasien, des soldats firent irruption dans le souterrain où se trouvaient Sabinus et l'en arrachèrent, ne concevant pas, en voyant cette affreuse demeure, qu'on pût la regretter et verser des pleurs en la quittant. Sabinus comparut devant le préfet, quand on vint à l'époungier, il se dit qu'il ne pouvait rien alléguer pour sa défense. Les lois le condamnaient à mort pour crime de révolte ouverte, et des circonstances particulières aggravèrent encore sa peine. Les affranchis à marches, à Éponine, qui n'ont pu déployer par son armée; il se prétendait issu de Jules César; de plus, il avait fait abattre les colonnes et les tables d'airain qui rappelaient l'alliance des Romains, et, pour mieux dire, il n'avait qu'une idée imparfaite de la façon dont cette femme aimante lui était attachée.

Éponine ne se démentait pas en cette dernière épreuve. Elle avait suivi son mari, en emportant ses enfants. Elle se jeta avec eux aux pieds de Vespasien, et les lui présentait; « C'est lui, dit-elle, qui vous en a fait, ces deux jumeaux; je les ai conçus, je les ai nourris dans son tombeau, afin que nous fussions trois à demander le instant de leur père. » Vespasien prit à l'égard d'elle, mais il lui fit à sa douleur. Sabinus courut alors qu'en se croyant général il n'avait été qu'ingrat; il charges aussitôt son serviteur de l'avertir du lieu de sa retraite. Éponine sut renfermer dans son cœur la joie qu'elle ressentait de ce bonheur inattendu, et, tandis que Sabinus était en proie aux appréhensions les plus déchirantes, elle prenait à la dérobée le chemin du souterrain.

Comment retracer la scène qui eut lieu quand la pauvre femme, conduite et soutenue par l'affranchi, parut tout à coup, pâle, tremblante et cependant heureuse, à l'entrée du lugubre refuge? Se précipitant dans les bras de Sabinus, elle lui dit: « Je viens adoucir ton sort en le partageant; je viens reprendre les droits sacrés d'épouse et d'amie; je viens enfin te consacrer la vie que tu m'as rendue. » Sabinus, qui ne s'attendait à peine trouva-t-il la force de balbutier quelques paroles de reconnaissance et d'admiration. Son cœur se fondit: il pleura.

« Ah! dit-il d'une voix sombre, qu'il y a loin de ces murs affreux au palais où tu vivais que je rêvais pour toi! » Et recontra les regards de son affranchi, immobile et muet dans l'ombre, semblable à la statue du Désespoir, il continua: « Je commandais à une armée, j'avais une cour brillante, des vassaux pressés, de nombreux serviteurs, et maintenant... »

« — Je te reste, moi, interrompit Éponine, qui, fixant sur lui ses beaux yeux, ou se lisait un doux reproche, ajouta d'une voix ferme: « Vois si je pleure, Sabinus. »

Il était impossible qu'Éponine disparût entièrement du monde sans s'exposer